

LE NOUVEAU PAPYRUS LITURGIQUE D'OXFORD

AU nombre des mémoires présentés au Congrès Eucharistique de Londres la relation officielle des séances doit publier incessamment des *Fragments inédits d'une liturgie égyptienne écrits sur papyrus*¹. Ce document rédigé en grec vers le VII^e siècle, rapporté naguère de la Haute-Égypte par M. le Professeur Flinders Petrie, m'avait été communiqué par M. W.-E. Crum avec prière d'en tirer parti et autorisation d'en faire hommage au Congrès. Bien que très fragmentaire, — il n'en reste plus que trois feuillets incomplets, — il présente un réel intérêt puisqu'il contient le texte entier de l'antique symbole des Églises égyptiennes et le passage le plus important de l'anaphore eucharistique où l'on voit la formule de l'épiclèse précéder les paroles de la consécration.

Je n'ai plus à revenir sur cette particularité dont a traité le mémoire auquel je faisais allusion plus haut. C'est la seule question de texte que je compte aborder ici. Car il m'avait fallu renoncer à la traiter comme il convenait, n'ayant eu jusqu'à présent entre les mains qu'une copie exécutée par M. Crum et revue par lui sur l'original au moment de l'impression du travail. Mais depuis, MM. les bibliothécaires de la Bodléienne, à Oxford, où se trouve maintenant le manuscrit, ont bien voulu en faire prendre d'excellentes photographies, quoiqu'il ne soit pas encore mis à la disposition du public. C'est à cette faveur toute spéciale que je dois de pouvoir donner une édition convenable du texte avec reproduction en phototypie du document lui-même. En dehors des trois feuillets que je publie il existe, il est vrai, quelques fragments minuscules qui appartenaient au même document, mais qu'il n'a pas été possible de réunir ; ils ne pourraient en tout cas modifier de façon appréciable la présente édition.

L'origine égyptienne du papyrus d'Oxford ne saurait faire de doute pour personne. Il provient de la petite bourgade de Balyzah

1. *The Eucharistic Congress*, London, p. 367-401. L'ouvrage est annoncé pour janvier 1909.

ou Balyzeh, au sud d'Asiout dans la Haute-Égypte, où il a été retrouvé au milieu des ruines du monastère copte de Saint-Apollon détruit vers le VIII^e siècle. Ses caractères intrinsèques d'autre part le rattachent très nettement au groupe des liturgies égyptiennes, ainsi qu'on le verra par la suite. Avant donc d'étudier les données paléographiques qui permettent de le dater approximativement, je rappellerai en quelques mots l'état des textes qui témoignent pour l'ancienne liturgie des Églises d'Égypte, de l'Église d'Alexandrie en particulier.

Dans les éditions la liturgie grecque dite de S. Marc, — elle porte dans sa rédaction copte le nom de S. Cyrille, — est ce qui représente le mieux l'ancien usage de l'Église orthodoxe à Alexandrie. Tombée en désuétude dès le XIII^e siècle, époque à laquelle la petite communauté restée fidèle à l'obédience de Constantinople semble avoir adopté purement et simplement le rit byzantin, elle nous est parvenue dans un très petit nombre de manuscrits. La première édition donnée par Drouard en 1583 avait pris pour base un texte du XIII^e siècle provenant de l'abbaye basilienne de Rossano, adjugé depuis à la Bibliothèque Vaticane (*cod. 1970*). Renaudot n'a pas connu autre chose pour sa collection des Rites Orientaux. Plus tard Assemani put consulter un rouleau conservé à Messine, identifié et publié depuis par M. C.-A. Swainson : mais cette copie, de la fin du XII^e siècle, n'est malheureusement que fragmentaire.

Un troisième texte enfin a pu être utilisé par Swainson pour son édition des liturgies grecques ¹. C'est également un rouleau de la Bibliothèque Vaticane, écrit en 1207 pour l'Église même d'Alexandrie ; il est complet, mais il porte plus encore que les deux autres manuscrits des traces d'influences byzantines : ainsi donne-t-il dès le commencement de la messe des catéchumènes les prières de la prothèse ou de l'offrande, tandis que leur place ancienne est immédiatement avant l'anaphore comme dans le manuscrit de Rossano ².

D'autre part cette liturgie existe aussi en copte sous le nom de S. Cyrille et est encore employée de nos jours sous cette forme. M. F.-E. Brightman en a publié une traduction d'après un manuscrit du XIII^e siècle seulement. ³

Bien que cette documentation se présentât d'une façon très

1. *The Greek Liturgies chiefly from original authorities*, London, 1884, p. 2-72 ; cf. p. XV-XX, description des manuscrits.

2. M. F.-E. Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, London, 1896, p. 113-143 ; a reproduit le texte de Rossano corrigé d'après l'édition de Swainson.

3. *Liturgies Eastern and Western*, p. 144-188.

désavantageuse, il y avait tout lieu de croire que la *liturgie de saint Marc* représentait vraiment un usage antique. De fait elle se trouvait d'accord avec le témoignage de Jacques d'Édesse (VII^e siècle) relativement à la place de prière d'intercession ; bien plus elle conservait dans cette même prière des passages cités déjà par Origène et S. Cyrille d'Alexandrie, voire même une série de demandes reproduisant presque mot pour mot l'ancienne liturgie attestée dans son Epître par S. Clément Romain.

A ces preuves d'antiquité vint très heureusement s'en ajouter une autre, le jour où le *sacramentaire de Sérapion* fut retrouvé en un manuscrit du XI^e siècle conservé à l'Athos. Car ce nouveau document, rédigé vraisemblablement aux environs de l'année 350, montrait clairement que dès le IV^e siècle l'anaphore alexandrine avait revêtu la plupart des traits distinctifs qui caractérisent la liturgie de S. Marc ¹.

Or c'est précisément le point que vient confirmer le papyrus d'Oxford dont un fragment nous a conservé le centre même de la prière eucharistique sur lequel se rencontraient déjà le sacramentaire de Sérapion et la liturgie de S. Marc. Il présente aussi quelques points de contact avec les liturgies grecques de S. Grégoire et de S. Basile ², dans les rares endroits où ces documents d'exportation étrangère ont adopté les particularités alexandrines. Mais sa vraie place est à côté des anaphores de Sérapion et de S. Marc, plus près même de la première dont il a conservé la saveur antique.

Il est du reste leur aîné, et de beaucoup, si l'on considère l'époque de sa transcription. Le sacramentaire de Sérapion n'existe plus que dans un manuscrit du XI^e siècle. Le papyrus d'Oxford porte au contraire les caractéristiques du VII^e siècle, et c'est vraisemblablement à cette époque que doit appartenir la belle onciale employée pour sa transcription.

On s'accorde en général à reconnaître que l'onciale grecque s'est notablement modifiée au début du VII^e siècle. Autant il est souvent malaisé de discerner un manuscrit du IV^e siècle d'un autre du V^e ou même du VI^e siècle, autant il est facile de distinguer les écritures postérieures à cette date. Non seulement en effet les lettres onciales du VII^e siècle tendent à s'épaissir et à pencher à droite, mais certaines d'entre elles adoptent une forme nouvelle, se rétrécissant

¹ Cf. F.-E. Brightman, *The Sacramentary of Serapion of Thmuis*, dans le *Journal of Theological Studies*, 1899, p. 88 sq.

² Renaudot, *Liturgiarum orientalium collectio*, Parisiis, 1716, t. I.

jusqu'à passer du cercle à peu près parfait à l'ovale allongée ; on le constate surtout pour les lettres ϵ , θ , \omicron , ς .

Telle est précisément le cas de nos nouveaux fragments. A part les circonstances assez fréquentes où le copiste a employé des majuscules au commencement des phrases, ces quatre lettres ϵ , θ , \omicron , ς , sont généralement effilées au lieu de s'arrondir en courbes élégantes. Mais quant au reste l'écriture est bonne ; les lettres conservent encore des formes franchement carrées, ou circulaires suivant les cas, communes aux siècles précédents. On ne surprend même chez elles aucune tendance à s'infléchir sur la droite ou sur la gauche, comme on le constate souvent déjà au VII^e siècle et surtout plus tard.

Aussi se pourrait-il que le papyrus d'Oxford fût du VI^e siècle, s'il était prouvé toutefois, comme l'a voulu M. le Dr Ceriani, que le rétrécissement caractéristique des lettres ϵ , θ , \omicron , ς , ait été usité en Égypte dès le VI^e siècle. On le constate d'une façon courante dans un manuscrit de la Bible d'origine égyptienne, le *Codex Marchalianus* des Prophètes, conservé au Vatican, manuscrit qui d'autre part ne semble pas être postérieur à cette date. M. Ceriani a cru pouvoir la maintenir ¹, parce que des documents parallèles semblent montrer que l'emploi des formes allongées de ϵ , θ , \omicron , ς , se rencontre dès le VI^e siècle en Égypte.

Aussi rendant hommage à l'incontestable autorité du célèbre ex-préfet de l'Ambrosienne, plusieurs savants ont accepté cette date du VI^e siècle pour le *Codex Marchalianus* ² ; d'autres persistent à le croire du VII^e siècle.

Or, il résulte d'une comparaison attentive des deux documents que le papyrus d'Oxford et le *Codex Marchalianus* présentent un aspect tout à fait analogue, sauf que le premier a une tendance à lier ensemble certaines lettres qui n'existe pas chez le second. Mais ceci est très fréquent dans les manuscrits même les plus anciens ; ce ne peut donc impliquer une différence d'âge.

Une lettre festale adressée d'Alexandrie en l'année 577 et con-

1. *Prophetarum codex graecus Vaticanus 2125* (édition en phototypie) curante J. Cozza Luzi. Accedit commentatio critica A. Ceriani, Romae, 1890. Une page est reproduite dans l'*Album de Paléographie Copte* de H. Hyvernat, Paris, 1888.

2. H. B. Swete, *The Old Testament in Greek*, t. III, Cambridge, 1899, p. VII-IX : Sir E. Maunde Thompson et Dr. G. Warner, *The New Palaeographical Society*, London, 1905, pl. 48. Cependant Sir E. Maunde Thompson continue à considérer les formes rétrécies de ϵ , θ , \omicron , ς , comme caractéristiques du VII^e : cf. son introduction à la *Palaeographical Society*, London, 1890 ; cf. son *Handbook of Greek and Latin Palaeographie*, London, 1903 (2^e éd.) p. 155.

servée au British Museum présente des caractères très analogues¹, sans toutefois se rapprocher autant du papyrus d'Oxford que le *Codex Marchalianus*. Les lettres E, Θ, O, C, sont un peu moins rétrécies, Δ, A moins ornées.

Une autre lettre festale du Musée de Berlin, écrite, semble-t-il, aux environs de l'année 730, a elle aussi un certain air de parenté avec notre document². Les lettres en sont aussi droites et aussi régulières et elles affectent en général les mêmes formes. La série E, Θ, O, C est de part et d'autre identique ; de même la lettre M qui se confond souvent avec la combinaison A I ; cette forme spéciale de l'M est du reste commune aux manuscrits égyptiens (le manuscrit Z des évangiles par exemple³) et à l'ancienne écriture copte. Mais ces points de contract n'excluent pas dans la lettre de Berlin des indices d'âge plus récent qu'on chercherait en vain dans les fragments d'Oxford. Telles sont les lettres H barrée très haut, Φ et M qui prennent des formes anguleuses, Z et P qui s'allongent démesurément au-dessous de l'alignement. L'écriture du papyrus d'Oxford conserve au contraire plus d'aisance, elle est moins rigide ; comme les anciens manuscrits elle prolonge à gauche, au commencement des lignes, la barre du T ce qui n'existe plus dans le papyrus de Berlin. Il n'y a donc pas de raison de reporter jusqu'à l'époque tardive de ce dernier la date de transcription de notre document, et nous pouvons sans crainte proposer la fin du VI^e ou le commencement du VII^e siècle.

Le texte des trois feuillets de papyrus est reproduit ci-après tel qu'on peut le lire sur l'original, dont un fac-simile accompagne ce travail. J'ai cru devoir indiquer les lettres isolées, même lorsqu'il est impossible de rétablir un sens quelconque. D'après l'usage adopté pour l'édition des papyrus, j'ai introduit entre crochets, dans le texte lui-même, les passages qui peuvent être suppléés sinon toujours avec certitude, au moins avec vraisemblance. Plusieurs points

1. Papyrus DOCXXIX du British Museum, publié par MM. Grenfell et Hunt, *Greek Papyri*, Series II, Oxford, 1897, p. 165-166, et reproduit en phototypie dans *The New Palaeographical Society*, London, 1905, pl. 48.

2. Ce papyrus de Berlin m'a été signalé par M. Crum ; c'est également lui qui m'en a procuré une photographie avec la bienveillante autorisation de M. le Dr W. Schubart, des Musées Royaux de Berlin, et de M. C. Schmidt qui en prépare l'édition.

3. *Codex Dublinensis rescriptus*, V^e siècle, publié avec fac-simile par T. K. Abbott, *Par Palimpsestorum Dublinensium*, Dublin, 1880. Cf. F. Scrivener, *Introduction to the criticism of the New Testament*, 4^e éd., Londres, 1894, t. I, pl. 18. Cf. Lettre festale du British Museum, citée plus haut. — E. M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, London, 1903, p. 151, 154.

entre crochets indiquent le nombre approximatif des lettres qui ont disparu. Les lectures incertaines sont marquées par un point en dessous des lettres.

L'ordre des fragments est incertain ; de même pour les deux premiers, la distinction entre le recto et le verso. C'est que le copiste du manuscrit a employé des feuilles de papyrus pliées en deux, en sorte que les fibres horizontales qui désignent d'ordinaire le recto des papyrus, étaient tantôt au recto tantôt au verso des feuillets. La règle est générale pour les papyrus portant des deux côtés la même écriture ¹. D'où l'impossibilité de distinguer dans les fragments séparés le recto et le verso, lorsque le texte ne l'indique pas clairement.

FRAGMENT A.
126 × 171 mm.

Recto ?

Fibres Verticales

].Θ
]H N
]Υ Ω CΥN[.]Ε	
				K]AI TA AITHMATA TΩ	
5	καρδιων	ημων	χα]PICHTAI O THN Ε	
]X[]	ΩΝ ΔΕCΠΟΤΗC ΑΓΙΟC	
]I	ΜΟC Κ̄C ΟΝΟΜΑ ΑΥΤΩ Ο ΕΝ Υ	
	ψηλοις	κατοι]K	ΩΝ ΚΑΙ ΤΑ ΤΑΠΕΙΝΑ ΕΦΟΡΩ	
			ε]	ΠΙ ΤΟΙC ΟΥΡΑΝΟΙC Ο ΩΝ	
10	αυτω η	δοξα εις]Τ	ΟΥC ΑΙΩΝΑC ΑΜΗΝ >	
	[H		
]I	Μ ΔΕCΠΟΤΑ ΠΑΝΤΟΚΡΑ	
	τωρ]Ε	ΠΙCΚΟΠΕ ΠΑΝΑΡΕ	
	τε].	Ο Θ̄C ΚΑΙ ΠΗ[P] ΤΟΥ	
15	κ̄υ	ημων	ω̄	χ̄υ]ΠΟΙΗCΑC ΤΑ[.....
					ΤΟ
]C ΕΙΝ ΑΙΤΑ[
]ΙΩΡΟ[
]ΤΟ[

1. Cf. Dr. Ch. Wessely, *Les plus anciens monuments du Christianisme sur papyrus*, Introduction, (*Patrologie Orientale* de MM. Graffin et Nau, t. IV, 2^e partie), Paris, 1908.

J'ai donné à ce fragment la première place parce qu'il appartenait selon toute vraisemblance à la prière litanique ou prière des fidèles, laquelle précédait primitivement l'offrande et l'anaphore dont les deux autres fragments nous présentent quelques formules. Ce fragment est le plus endommagé des trois. Les prières dont on y retrouve les vestiges ne s'étant conservées dans aucun texte liturgique connu, il est impossible de les reconstituer en leur entier. Cependant le fait évident de leurs emprunts à la Sainte Écriture permet de combler certaines lacunes du manuscrit. Cette inspiration toute scripturaire est le caractère commun des plus anciennes formules eucologiques. Ainsi le retrouve-t-on dans la prière eucharistique de l'Épître de S. Clément, dans les formules du sacramentaire égyptien de Sérapion, dans les portions liturgiques des Canons apostoliques.

Dans ce court fragment on discerne deux formes de prières ; l'une est un simple souhait demandant indirectement que Dieu accorde ses grâces ; l'autre au contraire est une invocation directe adressée au Seigneur. Le procédé est connu ; il s'est conservé dans la prière litanique des liturgies orientales, au rit copte en particulier ; c'est encore dans la liturgie romaine le système des grandes oraisons du Vendredi-Saint.

4-5. La fin de cette ligne donné un sens parfaitement clair. Cf. *Constitutions apostoliques*, VIII, 6. 5 : 'Καὶ δὲ αὐτοῖς τὰ αἰτήματα τῶν καρδιῶν αὐτῶν. — Ps. 36, 4 : δώσει σοὶ τὰ αἰτήματα τῆς καρδιάς σου. — Ou bien TA AITHMATA TΩ [δουλων αυτου.

5. γα]PICHTAI est la fin de la phrase ; suit une série d'invocations dans le style des anciennes formules liturgiques, des prières de Sérapion en particulier ; la plupart sont du reste empruntées à l'Écriture.

O THN Ε[...] commence l'une de ces invocations comme plus loin O EN Υ[φηλοῖς... ; elle devait comprendre un substantif féminin dont on a la première lettre Ε, et un participe présent dont il reste la désinence ΩΝ, ligne 6.

7. Ps. 67, 5 : Κύριος ὄνομα αὐτῷ.

7-8. Ps. 112, 5-6 : Τίς ὡς Κύριος ὁ Θεὸς ἡμῶν ; ὁ ἐν ὑψηλοῖς κατοικῶν καὶ τὰ ταπεινὰ ἐφορῶν ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ τῆ γῆ.

10. Αυτω η δοξα εις] ΤΟΥC ΑΙΩΝΑC ΑΜΗΝ est la doxologie très simple employée fréquemment dans les écrits du Nouveau Testament ; elle est répétée jusqu'à trois fois dans l'ancienne *Didachè* qui jouissait d'une grande notoriété dans l'Église d'Égypte¹. Le trait

1. Funk, *Didascalia et Const. Apost.*, t. I, p. 410-414.

de plume à la fin de la ligne est, je pense, un simple signe de ponctuation.

11. Peut-être Λεγει την ευχ.]Η.

12. La lettre M avant ΔΕΧΠΟΤΑ ne paraît pas douteuse bien qu'elle ressemble fort à la combinaison AI.

13. ΕΠΙΣΚΟΠΕ ΠΑΝΕΡΕ[τε. Cf. *ἐπίσκοπε πάσης σαρκός* dans la prière litanique de la liturgie de S. Marc, Brightman, *Liturgies*, p. 127; la prière eucharistique reproduite par S. Clément emploie aussi l'expression τὸν παντός πνεύματος κτίστην καὶ ἐπίσκοπον (*Epist. ad Cor.*, c. LIX, ap. Funk, *Opera Patrum Apostolicorum*, Tubingae, 1887, t. I. p. 136), et elle applique au nom de Dieu l'épithète πανάρετος: ... τῷ παντακράτορι καὶ παναρέτῳ ὀνόματι σου (*Ibid.*, c. LX, p. 138). Cette double rencontre ne doit pas être fortuite, car la liturgie alexandrine de S. Marc a conservé tout un passage du texte (romain) de S. Clément. La même parenté d'expression et de style se révèle dans la formule transcrite sur le verso de notre fragment.

16. TO est plus récent. Les quatre dernières lignes ont trop souffert pour qu'un essai de reconstitution soit possible.

FRAGMENT A.

Verso ?

Fibres horizontales.

T .[
 ΑΛΜΟΥ ΚΑΙ ΕΣ[
 ΑΓΑΘΩΝ ΕΙΗ .[
 5 ΟΤΙ ΗΜΩΝ ΒΟΗ[θος
 ΣΑΝ ΤΑ ΕΘΝΗ ΠΟΥ ΣΕ Υ[
 ΟΤΙ ΟΥΚ ΕΒΟΗΘΗΣΕΝ ΑΥΤ[οις
 ΣΥ ΗΜΩΝ ΒΟΗΘΟΣ ΣΥ[
 ΣΥ ΗΜΩΝ Η ΚΑΤΑΦΥΓΗ[
 10 ΣΥ ΗΜΩΝ ΑΝΤΙΛΗΜΠ[τωρ κατα παντα μη]
 ΕΝΚΑΤΑΛΕΙΠΗΣ ΑΛΛ[α ρυσαι ημας α]
 ΠΟ ΠΑΝΤΟΣ ΚΙΝΔΥΝ[ου
 ΜΕΝΟΥ ΚΑΙ Α[.
 ...]ΜΕΓΑΛΗ ΗΜΩ[Ν
 15 ...]ΔΟΣ ΗΜΙΝ ΙΑ[
]C ON ΤΙ ΔΟ[
 IT
 ..

L. 8-7. Peut-être faut-il suppléer ainsi :

CY HMΩN BOHΘOC CY [ημων στερωμα
CY HMΩN H KATAΦYTH [εν ημερα θλιψεως

Cf. Ps. 17, 3, Κύριος στέρωμά μου και καταφυγή μου, ὁ θεός μου βοηθός ... ἀντιλήπτωρ μου. — Ps. 58, 17-18, ὅτι ἐγενήθης ἀντιλήπτωρ μου και καταφυγή ἐν ἡμέρα θλίψεως, βοηθός μου σοι ψαλῶ, ὁ θεός μου. — S. Clément, *Epist. ad Cor.*, c. LIX, p. 136 : Ἀξιούμέν σε, δέσποτα, βοηθὸν γενέσθαι καὶ ἀντιλήπτορα ἡμῶν . τοὺς ἐν θλίψει ἡμῶν σῶσον...

10-12. Cf. Liturgie de S. Marc (Brightman, p. 131), conclusion de la prière litanique : ἡμᾶς δὲ ρῦσαι ἀπὸ τῶν ἀνομιῶν ἡμῶν, φρουρὸς ἡμῶν και ἀντιλήπτωρ κατὰ πάντα γινόμενος. Cf. aussi S. Clément, *op. cit.*, c. LX-LXI.

FRAGMENT B.

140 × 90 mm.

Recto ?

Fibres verticales.

1 Ε . . . Κ Υ Ρ . Φ
ΟΜΟΛΟΓΕΙ ΤΗΝ ΠΙCΤΙΝ [.] Ι
ΠΙCΤΕΥΩ ΕΙC Θ̄Ν ΠᾹ ΠΑ[ντοκ]ΡΑΤΟΡ[α
ΚΑΙ ΕΙC ΤΟΝ ΜΟΝΟΓΕΝΗ Α[υτου] ῩΝ ΤΟ[ν
5 Κ̄Ν ΗΜΩΝ ῙΝ Χ̄Ν ΚΑΙ ΕΙC[το π]ΝᾹ ΤΟ Α[γιον
ΚΑΙ ΕΙC CΑΡΚΟC ΑΝΑCΤΑCΙ[ν και]ΑΓΙΑ
ΚΑΘΟΛΙΚΗ ΕΚΚΛΗCΙΑ
τ (sic) *Marge*

1-2. La rubrique qui introduit la récitation du symbole est vraisemblablement incomplète dans l'état où elle s'est conservée. Elle devait commencer à la ligne 1, dont la première lettre était une majuscule ; le peu qui en reste ne permet pas de la reconstituer en son entier. Après ΠΙCΤΙΝ il manque quatre lettres environ : (l'espace qui sépare les deux fragments est factice ; mais on peut apprécier exactement les lacunes par les lignes suivantes).

3. La dernière lettre P n'a plus que l'extrémité inférieure de son trait vertical. — ΠΙCΤΕΥΩ ΕΙC Θ̄Ν... L'absence du terme *ἐνα* dans ce premier article du symbole est intéressante. Rufin au IV^e siècle atteste que « presque toutes les Églises orientales lisaient ainsi : *Credo in UNO Deo Patre... et in UNO Domino...*, tandis qu'à Rome on disait : *Credo in Deum Patrem* ». (*Comment. in Symbolum*

Apost., 4, P. L., t. 21, col. 341). C'est que le symbole du papyrus d'Oxford se rapproche sensiblement du symbole romain primitif ; il représente en même temps le plus ancien texte du symbole égyptien, qui ne nous était connu jusqu'ici qu'en des traductions coptes, arabes et éthiopiennes. Il n'y avait pas de doute que l'original eût été rédigé en grec comme presque toutes les formules liturgiques coptes ; plusieurs mots grecs se sont du reste conservés dans les traductions. Notre nouveau texte a sur ces traductions l'avantage d'être beaucoup plus pur. Je viens de signaler l'absence du terme *ἐνα*, qui se répandit en Orient sous l'influence de Nicée et que les formules coptes plus récentes ont adopté. L'addition *vivificantem* au troisième article, *et in Spiritum sanctum*, est un emprunt au symbole de Constantinople : elle ne se trouve pas dans notre texte grec. Le cinquième membre enfin *KAI AGIA KATHOLIKH EKKΛHCHIA* ne connaît aucune mention ni de l'unité ni de l'apostolicité de l'Église, telle qu'on en trouve dans les rédactions coptes ; il reproduit fidèlement le *sanctam ecclesiam catholicam* du symbole. Voici à titre d'exemple le symbole égyptien dans sa rédaction copte bohairique ; *Credo in unum Deum Patrem omnipotentem* (παντοκρατωρ) *et in Filium ejus unicum* (μονογενης) *Jesum Christum* (ἰης χς) *dominum nostrum et in Spiritum* (πνευμα) *sanctum vivificantem, in carnis resurrectionem et in ejus Ecclesiam unam, catholicam* (καθολικη) *apostolicam* (αποστολικη) *et sanctam. Amen* ¹. Le rituel copte de l'ordination patriarcale publié par Renaudot est plus voisin de la rédaction grecque : *Credimus in unum Deum Patrem omnipotentem, et in unigenitum Filium ejus Jesum Christum Dominum nostrum... Credimus etiam in Spiritum sanctum, carnis resurrectionem et sanctam ecclesiam catholicam* ².

6. Cf. S. Cyrille d'Alexandrie, Lettre aux moines de Phua (dans Justinien, *Liber adv. Origenem*, P. G., t. 86, col. 967 D) : *ὁμολογούντες.. τὴν πίστιν προσεπάγομεν ὅτι πιστεύομεν καὶ εἰς σαρκὸς ἀνάστασιν*. Cet article est étranger aux Symboles de Nicée et Constantinople : celui-ci parle de la résurrection *des morts*, celui-là n'a rien de semblable. On reconnaît d'autre part la terminologie du symbole romain. Quant à l'interversion *εἰς σαρκὸς ἀνάστασιν καὶ .. ἐκκλησίαν*, elle est particulière au symbole égyptien et se retrouve dans ses diverses rédactions ³.

1. J.-Al. Assemani, *Codex liturgicus ecclesiae universae*, t. II, p. 159.

2. Renaudot, *Liturg. orient. collectio*, t. I, p. 490.

3. Cf. F. Kattenbusch, *Das Apostolische Symbol*, t. I p. 332-333 ; t. II, p. 337: note 4.

Au-dessous de la ligne 7 se trouve un signe dont j'avoue ne pas connaître la valeur.

FRAGMENT B.

Verso ?

Fibres horizontales.

... .. Π[ΑΡΑΧΕ] ...
 τ]HC Δ[ωρεα]C COY EIC ΔΥΝΑΜΙΝ Π̄NC
 ΑΓΙΟΥ [εις] ΒΕΒΑΙΩCΙΝ ΚΑΙ ΠΡΟCΘΗΚΗ
 ΠΙCΤΕ[ως .]ΕΙC ΕΛΠΙΔΑ ΤΗΣ ΜΕΛΛΟΥ
 5 CHC ΑΙ[ωνι]ΟΥ ΖΩΗC ΤΟΥ Κ̄Υ ΗΜΩ
 Π̄Υ Χ[ου δι' ου]CΟΙ ΤΩ Π̄ΠΙ Η ΔΟΞΑ CΥΝ Α
 ΓΙΩ[π̄νι ει]C ΤΟΥC ΑΙΩΝΑC ΑΜΗΝ >
 Γ (sic)

Ce fragment est composé comme le précédent de deux morceaux séparés. Il est aisé de combler les lacunes, mais il est impossible de dire au juste quel était le commencement de la formule dont nous avons ici la fin ; impossible également de savoir si cette oraison se récitait avant ou après le symbole de foi transcrite de l'autre côté de ce feuillet. Toutefois cette finale ne peut guère se rapporter qu'aux fruits de la communion eucharistique, surtout si la lecture τῆς δωρεᾶς σου de la ligne 2 est exacte. Elle faisait donc vraisemblablement partie de la prière d'offrande, εὐχὴ τῆς προθέσεως, qui venait anciennement après la récitation du *Credo*, comme on le constate encore dans le plus ancien manuscrit de la liturgie grecque de S. Marc. (C. A. Swainson, *The Greek Liturgies*, London, 1884, p. 26 ; Brightman, p. 124). Or on termine cette formule dans la liturgie de S. Marc en demandant les fruits du sacrifice eucharistique, la gloire de Dieu et la renovation de nos âmes, εἰς σὴν δόξαν καὶ ἀνακαινισμόν τῶν ἡμετέρων ψυχῶν. Mais il faut ajouter que les termes de notre fragment rappellent beaucoup mieux encore les formules d'épiclèse, comme on peut le voir ci-après.

1. Je n'ai pu rétablir le sens de cette première ligne dont on ne peut reconnaître que quelques lettres. Le mot Χ[αρις] auquel j'avais songé d'abord, est impossible. Le jambage qui suit le Χ ne peut guère appartenir qu'à un Υ (Cf. ligne 5, ΤΟΥ) ou à un Ε.

2. On pourrait être tenté de lire ΕΙC au commencement de cette ligne ; mais il y avait sûrement une lettre avant les deux jambages qui subsistent. La lecture Τ[HC me paraît certaine. Δ[ωρεα]C, on

pourrait songer à Δ[οξη]C qui suffirait à combler la lacune, car elle ne comporte que 3 ou 4 lettres [Cf. le recto (?) du feuillet].

2-4. ΕΙC ΔΥΝΑΜΙΝ.. Cf. *Constitution égyptienne*, traduction latine du IV^e siècle, dans E. Hauler, *Didascaliae Apostolorum fragmenta Veronensia*, Lipsiae, 1900, p. 107 : (Et petimus ut mittas Spiritum tuum sanctum in oblationem sanctae ecclesiae..., des omnibus, qui percipiunt sanctis) *in repletionem Spiritus sancti ad confirmationem fidei* in veritate. — *Testament de Notre-Seigneur*, édit. Rahmani, Mayence, 1899, p. 43-45... *in sanationem et in robur spiritus nostri, ... ut Spiritu sancto repleantur ad confirmationem fidei.* — *Liturgie de S. Marc*, Brightman, p. 134 : ἵνα γένωνται πᾶσιν ἡμῖν.. εἰς πίστιν, εἰς νῆψιν, ... εἰς ἐπανανέωσιν ψυχῆς σώματος καὶ πνεύματος, εἰς κοινωνίαν μακαριότητος ζωῆς αἰωνίου...

7. Je ferai la même remarque que précédemment pour le trait de plume que l'on distingue en dessous de la ligne à gauche.

FRAGMENT C.

170 × 125 mm.

Recto.

Fibres horizontales.

]A

σοι παραστηκου]CIN

K[υκλω τα σεραφιμ εξ πτερυγ]EC TΩ̅ ENI

K[αι ε]Ξ [πτερυγες τω ενι] . KAI TAIC

5 MEN ΔΥCI[ν κατεκα]ΔΥΠΤΟΝ ΤΟ ΠΡΟCΩ

ΠΟΝ ΚΑΙ T[αις δυσι]N ΤΟΥC ΠΟΔΑC ΚΑΙ

ΤΑΙC ΔΥCI[ν επετα]NTΩ̅ . ΠΑΝΤΑ ΔΕ Πᾶ

ΤΟΤΕ CΕ ΑΓ[ιαζει.] ΑΛΛΑ ΜΕΤΑ ΠΑΝΤΩΝ

ΤΩΝ CΕ ΑΓΙΑΖΟΝΤΩΝ ΔΕΞΑΙ ΚΑΙ ΤΟΝ

10 ΗΜΕΤΕΡΟΝ ΑΓΙΑCΜΟΝ ΔΕ[γ]ΟΝΤΩΝ CΟΙ

ΑΓΙΟC ΑΓΙΟC ΑΓΙΟC Κ̅C CΑΒΑΩΘ̅ . ΠΛΗ

ΡΗC Ο ΟΥΡΑΝΟC ΚΑΙ Η ΓΗ ΤΗC ΔΟΞ[η]C CΟΥ

ΠΛΗΡΩCΟΝ ΚΑΙ ΗΜΑC ΤΗC ΠΑΡ[α σοι.]

ΔΟΞΗC .[χα]Ι ΚΑΤΑΞΙΩCΟΝ ΚΑΤ[απ]ΕΜΨΑΙ

15 ΤΟ Π̅ΝΑ T[ο α]ΓΙΟΝ CΟΥ ΕΠΙ ΤΑ ΚΤΙCΜΑΤΑ

ΤΑΥΤΑ '[και ποιησ]ΟΝ ΤΟΝ ΜΕΝ ΑΡΤΩ̅

CΩΜΑ T[ου κυ και] CPC̅ ΗΜΩΝ ΙΥ̅ ΧΥ̅

[το] ΔΕ Π[οτηριον α]ΙΜΑ ΤΗC ΚΑΙΝΗC

(Marge)

*Verso.**Fibres verticales.*

[διαθηκης. Οτι ο $\overline{\kappa\varsigma}$ ημων $\overline{\iota\varsigma}$ $\overline{\kappa\varsigma}$ τη νυκ]
 Τ[ι η παρεδιδото λαβων αρτον ευχαριστη]
 CΑ[ς] Κ[αι ευλογησας εκλασεν και εδωκεν]
 ΤΟΙC ΜΑ[θηταις αυτου και αποστο]ΛΟΙ(ς)
 5 ΕΙΠΩΝ Λ[αβετε φαγετε παντες ε]
 Ξ ΑΥΤΟΥ ΤΟΥΤΟ Μ[ου εστιν] ΤΟ CΩΜΑ ΤΟ
 ΥΠΕΡ ΎΜΩΝ ΔΙΑ[ομενο]Ν ΕΙC ΑΦΕCΙ
 ΑΜΑΡΤΙΩΝ ΟΜΟ[ιως με]ΤΑ ΤΟ ΔΙΠΝΗ
 CΑΙ ΛΑΒΩΝ ΠΟΤΗΡΙΟ[ν] Κ[αι ε]ΥΛΟΓΗCΑC
 10 ΚΑΙ ΠΙΩΝ ΕΔΩΚΕΝ ΑΥΤΟΙC ΕΙΠΩΝ
 ΛΑΒΕΤΕ ΠΙΕΤΕ ΠΑΝΤΕC ΕΞ ΑΥΤΟΥ ΤΟΥ
 ΤΟ ΜΟΥ ΕCΤΙΝ ΤΟ ΑΙΜΑ ΤΟ ΥΠΕΡ ΎΜΩΝ
 ΕΚΧΥΝΝΟΜΕΝΟΝ ΕΙC ΑΦΕCΙΝ ΑΜΑΡΤΙΩ.
 Ο[σακις] ΕΑΝ ΕCΘΙΗΤΕ ΤΟΝ ΑΡ[τον] ΤΟΥΤΟΝ
 15 ΠΙ[ντε]ΤΕ ΔΕ ΤΟ ΠΟΤΗΡΙΟΝ [το]ΥΤΟ
 ΤΟΝ ΕΜΟΝ ΘΑΝΑΤΟΝ ΚΑΤΑΓ[γελ]ΔΕΤΑΙ
 ΤΗΝ ΕΜΗΝ ΑΝΑΜΝ[ησιν ομολογ]ΕΙΤΕ
 ΤΟΝ ΘΑΝΑΤΟΝ CΟΥ Κ[αταγγελλ]ΟΜΕΝ
 ΤΗΝ ΑΝΑCΤΑCΙΝ [σου ομολογουμ]ΕΝ
 20 ΚΑΙ ΔΕΟΜΕΘΑ Τ[

(Marge)

Le *recto* de ce feuillet, reconstitué à peu près complètement grâce à six fragments séparés, est clairement désigné par le texte : le trisagion qu'il contient venait sans aucun doute avant les paroles de l'Institution. On y reconnaît le passage d'Isaïe, VI, 2, qui dans les liturgies égyptiennes sert à introduire le trisagion.

Lignes 2-3. παραστ[ΗΚ[ει τα δυο σεραφιμ.. auquel j'avais d'abord pensé me paraît impossible ; la dernière lettre de la l. 2 est plutôt un N et la précédente un I, l'espace étant trop étroit pour laisser supposer un T. Σοι παραστηκου]CIN Κ[υκλω τα σεραφιμ εξ πτερυγ]ΕC ΤΩ ΕΝΙ Κ[αι ε]Ξ [πτερυγες τω ενι], (= Is. VI, 2) ; Lit. gr. de S. Grégoire, σοι παραστήκει κύκλω τὰ σεραφίμ, ἐξ πτέρυγες τῶ ἐνι, καὶ (ἐξ πτέρυγες τῶ ἐνι), ταῖς μὲν δυοῖ... (Renaudot, *Lit. or. coll.*, I, 100) ; Sérapion, σοὶ παραστήκουσιν τὰ δύο τιμιώτατα σεραφεῖμ ἑξαπτέρυγα.

δυσὶν μὲν... — S. Marc, σοὶ παραστήκουσι τὰ δύο.. ζῶα, τὰ.. χερουβὶμ
καὶ τὰ ἑξαπτέρυγα σεραφίμ, ἃ δυσὶ μὲν...

4. Le jambage inférieur du Ξ est très visible, et l'on devine les traces du Π qui venait à la suite ; la restitution du K[χι ε]Ξ [πτερυγες τω ενι] est donc certaine.

5. Je lis κατεκα]ΛΥΠΤΟΝ, comme dans Isaïe, VI, 2, plutôt que le singulier κατεκα]ΛΥΠΤΕΝ ; le pluriel se lit également plus loin επε-
ταντο, I. 7. Ces deux formes de l'imparfait identiques au texte d'Isaïe ne se trouvent pas dans les autres liturgies : Sérapion, καλύπτοντα τὸ πρόσωπον... δυσὶ δὲ πετόμενα. — S. Marc, τὰ πρόσωπα καλύπτοντα... καὶ δυσὶν ἱπτάμενα. — S. Grégoire, κατακαλύπτουσι τὰ πρόσωπα... καὶ ταῖς μὲν δυσὶ πετόμενα.

6. ΚΑΙ Τ[αις δυσὶ]Ν ΤΟΥΣ ΠΟΔΑΣ est la leçon d'Isaïe dans le *Codex Alexandrinus* et le *Codex Marchalianus*, d'origine égyptienne, contrairement au *Vaticanus* qui porte ταῖς δὲ δυσὶ : H. B. SWETE, *The Old Testament in Greek*, Cambridge, 1899, t. III, p. III. — δυσὶ]Ν est réclamé par la longueur de la lacune, plutôt que δυσὶ.

7. επετα]ΝΤΟ me paraît certain ; on pourrait-être tenté de lire ...]ΤΑ ; mais ce qui ressemble au jambage inférieur d'un Α est la fibre horizontale du papyrus, et la boucle supérieure de l'Ο est très nette. Au reste on distingue un point après ΤΟ, ce qui interdit la lecture ΤΑ ΠΑΝΤΑ. — ΠΑΝΤΑ ΔΕ... ΑΕΓΟΝΤΩΝ ΟΙ : Sérapion, ..πετόμενα καὶ ἀγιάζοντα, μεθ' ὧν δέξαι καὶ τὸν ἡμέτερον ἁγιασμὸν λεγόντων ἄγιος... S. Marc est beaucoup plus développé : ..ἱπτάμενα καὶ κέκραγεν ἕτερος πρὸς τὸν ἕτερον ἀκαταπαύστοις στόμασι... πάντοτε μὲν πάντα σε ἀγιάζει, ἀλλὰ καὶ μετὰ πάντων τῶν σὲ ἀγιάζόντων δέξαι δέσποτα κύριε καὶ τὸν ἡμέτερον ἁγιασμὸν σὺν αὐτοῖς ὑμνούντων καὶ λεγόντων · ἄγιος... Cette finale de la première partie de l'Anaphore est inconnue des autres liturgies orientales ; la ressemblance avec le *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur supplicii confessione dicentes* de nos préfaces romaines, n'en est que plus frappante.

11-12. Isaïe, VI, 3. Notre document n'ajoute que les mots δ οὐρανός καὶ..., addition que connaissent Didyme au IV^e siècle (*De Trinitate*, I, c. XIX, P. G., t. 39, col. 364) et S. Cyrille d'Alexandrie au siècle suivant (*De ide ad Theodosium*, P. G., t. 76, col. 1133. *In I ad Corinth.*, I, 18, P. G., t. 74, col. 920) ; c'est aussi la leçon de Sérapion : ἄγιος ἄγιος ἄγιος κύριος σββσῶθ, πλήρης ὁ οὐρανός καὶ ἡ γῆ τῆς δόξης σου. La liturgie de S. Marc ajoute τῆς ἁ γίας σου δόξης qu'elle emprunte au cantique des trois jeunes gens (Daniel, III, 53).

13. ΠΑΗΡΩCON est certain, car il est facile de distinguer la partie supérieure des lettres CO et la dernière jambage de N avec la liaison au jambage précédent. ΠΑΡ[α σοι est beaucoup moins sûr. Il semble bien cependant qu'on reconnaisse après Π A le trait vertical du P qui descend au-dessous des lettres ordinaires. Cf. *Ioann.*, XVII, 5 : ..τῆ δόξῃ ἢ εἶχον ..παρὰ σοί. — Ce pourrait être aussi παρὰ σοῦ. S. Marc, πλήρης γὰρ ἐστὶν ὡς ἀληθῶς ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ τῆς ἁγίας σου δόξης..., πλήρωσον ὁ Θεὸς καὶ ταύτην τὴν θυσίαν τῆς παρὰ σοῦ εὐλογίας διὰ τῆς ἐπιφοιτήσεως τοῦ παναγίου σου πνεύματος. Sérapion, πλήρης ἐστὶν ὁ οὐρανός, πλήρης ἐστὶν καὶ ἡ γῆ τῆς μεγαλοπρεποῦς σου δόξης · κύριε τῶν δυνάμεων πλήρωσον καὶ τὴν θυσίαν ταύτην τῆς σῆς δυνάμεως... Ces formules devaient primitivement introduire l'épiclese, aussitôt après le *Sanctus* et avant le récit de l'Institution : c'est exactement ce qu'atteste notre document, l. 14 et suiv. Cf. l'épiclese de la *consecratio fontis* dans le sacramentaire de Sérapion, πλήρωσον αὐτα (τὰ ὕδατα) πνεύματος ἁγίου (édit. Funk, p. 180).

14. Le trait de plume qui suit ΔΟΞHC paraît être un signe de ponctuation ; KA]I reste douteux, mais non ΚΑΤΑΠΕΜΨΑΙ à la fin de la ligne. A cet endroit deux fragments mal joints débordent légèrement l'un sur l'autre et déforment un peu l'écriture au commencement du mot ; ..ΜΨΑΙ ne fait aucun doute et la lettre Ε se rétablit aisément avant M. — La position de l'épiclese à cet endroit exact de l'anaphore est un fait unique dans l'histoire des liturgies orientales. Dans les anaphores égyptiennes comme dans les autres, elle ne vient qu'après les paroles de la consécration. Elle est formulée dans des termes identiques à ceux du papyrus d'Oxford. S. Marc, ἐξαπόστειλον ἐπὶ τοὺς ἄρτους τούτους καὶ ἐπὶ τὰ ποτήρια ταῦτα τὸ Πνεῦμά σου τὸ ἅγιον ἵνα αὐτὰ ἁγιάσῃ.. καὶ ποιήσῃ τὸν μὲν ἄρτον σῶμα, τὸ δὲ ποτήριον αἷμα τῆς καινῆς διαθήκης αὐτοῦ τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος.. ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ. Cf. les liturgies coptes dans Renaudot, *Lit. or. coll.*, I, 16, 31, 48. — Dans la liturgie romaine le *Quam oblationem tu Deus... benedictam... facere digneris ut nobis corpus et sanguis fiat... Domini nostri* occupe la même place et semble bien remplir le même rôle que l'épiclese de notre nouveau document.

16. Ποιησ]ON est conjectural ; cependant il est indiqué par le langage ordinaire des liturgies. Ce pourrait être δεῖξ]ON ; le sens resterait le même ; mais cette deuxième leçon est moins probable attendu que dans l'espace vide à gauche et en dessous de ON il n'y a pas de trace du jambage inférieur du Ξ.

Les premières lignes du *verso* sont douteuses ; il est malaisé de les reconstituer exactement, bien qu'il ne puisse y avoir de doute pour le sens général. De plus l'hiatus entre la dernière ligne du recto et le récit de l'Institution, dont on saisit le fil à partir de la ligne 4, ne laisse supposer guère plus de trois lignes de texte, dont la première aurait complètement disparu ; les deux autres ont laissé quelques traces. Les passages parallèles des liturgies de Sérapion et de S. Marc nous aident à combler les lacunes.

1. Διαθήκης à tout le moins paraît certain ; il est appelé par καινῆς du recto, et par le texte même de l'épiclese dans l'anaphore de S. Marc. Le récit de l'Institution est très succinct dans Sérapion : ὅτι ὁ κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν ἡ νυκτὶ παρείδοδοτο ἔλαβεν ἄρτον καὶ ἔκλασεν καὶ ἐδίδου τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ λέγων· λάβετε... Au lieu de cette sobriété toute scripturaire la liturgie de S. Marc et les autres liturgies égyptiennes rédigées en copte et en grec détaillent avec complaisance les gestes du Sauveur, tant à propos de la consécration du pain que pour celle du vin ; nous faisons de même dans notre liturgie romaine. S. Marc : ὅτι αὐτὸς ὁ Κύριος .. Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς τῇ νυκτὶ ἣ παρείδοδοῦ ἑαυτὸν ... ἄρτον λαβὼν ἐπὶ τῶν ἁγίων καὶ ἀχράντων καὶ ἀμώμων αὐτοῦ χειρῶν, ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν πρὸς σέ τὸν ἴδιον πατέρα Θεὸν δὲ ἡμῶν καὶ Θεὸν τῶν ὄλων, εὐχαριστήσας εὐλογήσας ἁγιάσας κλάσας διέδωκε τοῖς ἁγίοις καὶ μακαρίοις αὐτοῦ μαθηταῖς καὶ ἀποστόλοις εἰπὼν· Λάβετε... Les mêmes détails reparaissent plus loin pour la seconde consécration. Rien de tel dans notre document : les paroles qui introduisent la consécration du vin sont très brèves, j'en conclus qu'il en devait être de même pour la première consécration.

3. La boucle de l'A est à peine visible, et du K il ne reste que l'extrémité du jambage inférieur.

4. Ce membre de phrase reproduit le texte de S. Marc, mais la fin de la ligne est fort douteuse : volontiers on lirait ΚΑΙ, si ce n'est que la forme de l'A n'est pas celle qu'adopte généralement le copiste du papyrus d'Oxford.

5. Le commencement de la lettre qui vient après ΕΠΩΝ ne peut guère appartenir qu'au A de Λάβετε. La phrase λαβετε φαγετε παντες ε]Ξ ΑΥΤΟΥ, dont les derniers mots sont certains, est calquée sur la seconde formule ΑΑΒΕΤΕ ΠΙΝΕΤΕ ΠΑΝΤΕC ΕΞ ΑΥΤΟΥ. Les liturgies de Sérapion et de S. Marc ont simplement λάβετε φαγετε comme dans S. Matthieu, xxvi, 26 ; de même les anaphores grecques de S. Grégoire et de S. Basile ; mais les textes coptes de

S. Cyrille, de S. Basile et de S. Grégoire appuient notre supposition, ils ont comme notre canon romain, *Accipite et manducate ex eo omnes*. Cf. Renaudot, *Lit. or. coll.*, t. I, p. 15, 30, 46.

6-8. Luc, XXII, 19, avec l'inversion τοῦτό μου de S. Paul, I Cor., XI, 24, et l'addition εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν empruntée à la seconde formule, comme dans les anaphores de Sérapion et de S. Marc. Cf. S. Cyrille d'Alexandrie, *In Ioannem*, lib. XII, P. G., t. 74, col. 725 D : Διακλάσας τὸν ἄρτον, καθὰ γέγραπται, διεδίδου λέγων· Τοῦτό μου ἐστὶν τὸ σῶμα τὸ ὑπὲρ ὑμῶν διδόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. Τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

8. ΔΙΠΝΗCΑΙ pour δειπνῆσαι. S. Paul, I Cor., XI, 25, S. Luc, XXII, 20 et liturgie de S. Marc : ὡσαύτως καὶ τὸ ποτήριον μετὰ τὸ δειπνῆσαι... Lit. gr. de S. Basile, ὁμοίως καὶ τὸ ποτήριον...

10. ΚΑΙ ΠΙΩΝ, addition au texte évangélique, étrangère aux anaphores de Sérapion et de S. Marc ; mais on trouve l'idée de la participation du Sauveur à la communion de son sang, exprimée d'une façon analogue dans la liturgie grecque (égyptienne) de S. Basile : ὁμοίως καὶ τὸ ποτήριον... εὐλογήσας ἁγίασας γευσάμενος πάλιν ἔδωκε τοῖς.. μαθηταῖς... (Renaudot, *Lit. or. coll.*, I, 67), et dans les trois liturgies coptes de S. Cyrille (Brightman, *Liturgies*, 177), de S. Grégoire et de S. Basile. — S. Irénée, *Adv. haereses*, l. V, c. XXXIII, connaît déjà cette tradition.

11. Cf. Matt., XXVI, 27.

12. Matt. XXVI, 27 et Luc. XXII, 20, moins le τὸ τῆς καινῆς διαθήκης qu'ont généralement les liturgies.

13. ΕΚΧΥΝΝΟΜΕΝΟΝ, au présent comme dans le texte sacré ; la plupart des liturgies orientales et occidentales préfèrent le futur ἐκχυνόμενον, qui... *effundetur*.

14-16. I. Cor. XI, 26. Lit. de S. Marc : τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν · ὅσάκις γὰρ ἐὰν ἐσθίητε τὸν ἄρτον τοῦτον, πίνητε δὲ καὶ τὸ ποτήριον τοῦτο, τὸν ἐμὸν θάνατον καταγγέλλετε καὶ τὴν ἐμὴν ἀνάστασιν καὶ ἀνάληψιν ὁμολογεῖτε ἄχρις οὗ ἐὰν ἔλθω. — Dans notre nouveau texte l'absence de la mention τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν surprend un peu. Bien que Sérapion la passe également sous silence, je crois que le copiste du papyrus l'a omise par distraction. Car il avait encore cette formule à la pensée lorsqu'il écrivait quelques instants après, ligne 17, ANAMNHICIN pour ἀνάστασιν, leçon qui reparaît à la reprise, à la ligne 19. Sur le document original que notre copiste transcrivait, la formule τοῦτο ποιεῖτε.. pouvait occuper exactement une ligne, c'est peut-être la cause de l'oubli.

16. ΚΑΤΑΓΓΕΛΛΑΕΤΑΙ est sans doute aussi une distraction pour ΚΑΤΑΓΓΕΛΛΑΕΤ(Ε Κ)ΑΙ comme dans la liturgie de S. Marc ; à moins que ce ne soit simplement pour ΚΑΤΑΓΓΕΛΛΑΕΤΕ, l'équivalence αι = ε étant fréquente dans l'écriture byzantine.

17. ANAMN[ησιν, lire ANACTACIN.

18-19. Cf. S. Cyrille d'Alexandrie, *Epistola œcumenica ad Nestorium*, P. G., t. 77, col. 113 : καταγγέλλοντες τὸν κατὰ σάρκα θάνατον... Ἰησοῦ Χριστοῦ, τὴν τε ἐκ νεκρῶν ἀναβίωσιν καὶ τὴν εἰς οὐρανοὺς ἀνάληψιν ὁμολογοῦντες, τὴν ἀνάμακτον ..τελοῦμεν λατρείαν.... Cf. *Adversus Nestorium*, l. IV, c. VI, et l. V, P. G., t. 76, col. 200 D, 212 A. — Lit. de S. Marc : Τὸν θάνατον, Δέσποτα Κύριε... Ἰησοῦ Χριστοῦ καταγγέλλοντες καὶ τὴν ..αὐτοῦ ἐκ νεκρῶν ἀνάστασιν ὁμολογοῦντες καὶ τὴν εἰς οὐρανοὺς ἀνάληψιν... δεόμεθα καὶ παρακαλοῦμέν σε.... La formule d'anamnèse de notre document paraît bien avoir la priorité d'âge sur ces deux témoignages ; elle ne mentionne que la mort et la résurrection ; déjà S. Cyrille y ajoute comme la liturgie de S. Marc le souvenir de l'ascension. Sérapion omet complètement l'anamnèse.

Notre document s'arrête malheureusement au début même de l'anamnèse. Il est permis d'espérer que quelque découverte ultérieure viendra le compléter et confirmer les données qu'il nous a livrées. Les archéologues poursuivent de plus en plus activement les fouilles sur tous les points de l'Égypte, et les sciences religieuses en tirent leur profit. « Il est difficile, disait le savant Letronne, de trouver en Égypte une seule ligne de grec qui ne révèle quelque particularité intéressante pour l'histoire, la langue ou la connaissance des usages... » Ce qu'il entendait de l'antiquité païenne s'applique beaucoup mieux encore à la littérature chrétienne. L'Écriture Sainte, la patristique et l'hagiologie ont été jusqu'ici les plus favorisées. Dieu veuille que la liturgie ait aussi sa part, il y va de sa gloire qu'elle soit mieux connue.

Quarr Abbey, Ile de Wight.

D. P. DE PUNIET.